

Céline Gatien

Merci, cher Bruno...

Je vais lui en parler. Samedi soir, juste après l'amour. Ou dimanche matin, au réveil. Je lui apporte son café, je lui beurre ses toasts, je lui fais le grand numéro de la geisha docile et je lui en parle. Par exemple : « Bruno, cette nuit, on s'est prouvé une fois de plus que nous deux... » Que c'est laborieux ! Plus direct : « Il faudrait qu'on y pense. Si on le fait maintenant, quand il aura vingt ans, j'en aurai cinquante-sept. Ça ira encore. C'est le bon moment. Moi, je suis prête. Au travail, je suis stable – pas installée, attention, et je n'ai pas l'intention de m'endormir – mais je peux m'offrir un peu comme une année sabbatique. Juste le temps de te faire un fils. Ou une petite fille. Je suis sûre que ça te plairait, une petite fille. »

Là, il va fondre. Je sens depuis longtemps qu'il y a en lui un papa poule qui sommeille. Les loisirs, l'indépendance préservée, la réussite professionnelle, c'est très bien, mais les grands sentiments, les instincts, les fondements de l'humain, ce n'est pas rien non plus. Nous avons fait nos preuves d'entente, d'harmonie, même...

Il faudra vraiment que je soigne notre nuit.

Laura dépose sur son plateau l'inévitable bouteille de Contrex, les carottes râpées, le poisson insipide – pas de sauce, merci, et des épinards, c'est ça – le yaourt maigre sans sucre : repas gastronomique ! Elle choisit toujours les heures les plus creuses à la cafétéria. Personne ne doit s'apercevoir qu'elle doit sa ligne parfaite au respect d'une discipline de fer. En revanche, quand Bruno l'emmène au restaurant, elle savoure n'importe quel plat insultant la diététique, pour paraître naturelle et désinvolte et ne pas lui donner de complexes. Encore un article de son code de vie.

Tout en mâchant ses carottes quotidiennes, elle se répète qu'elle est quelqu'un de très bien. La femme idéale, en fait. Silhouette fine, visage lisse, maquillage soigné, jamais outrancier, cheveux souples et brillants : pour le physique, vingt sur vingt. À trente-six ans, elle en paraît vingt-huit, disons vingt-neuf. Son élégance sobre, actuelle sans agressivité, est appréciée de tout son entourage. Et si Bruno ne pense pas souvent à la complimenter, c'est qu'il trouve sa perfection évidente. Lui pourrait peut-être se surveiller un peu plus, fréquenter davantage les salles de sport et ne pas reprendre systématiquement du dessert. Enfin, c'est un homme. Lui a le droit de mûrir tranquille.

Pour ce qui est du caractère, du comportement, là encore, Laura ne craint personne. Toujours aimable, gaie quand il a envie de rire, sérieuse quand il se préoccupe de l'avenir de la planète ou des cours de la Bourse, elle s'applique à être celle dont il a besoin, qui ne pèse jamais, qui ne parle pas d'elle-même, ne se plaint de rien, ne réclame rien.

Jamais elle n'a tenté de lui imposer, depuis huit ans qu'ils s'aiment – car ils s'aiment, c'est une vérité d'évidence – ces contraintes insupportablement bourgeoises que sont la vie commune, les enfants, les visites familiales, les considérations matérielles. Jamais elle ne lui a offert le spectacle d'une bonne femme râleuse, avec un ventre dont les fonctions occupent le devant de la scène la moitié du mois, des fatigues, des états d'âme, des larmes. Dis-po-ni-ble : voilà le maître mot. Charmante, aussi. La compagne que tous lui envie.

C'est extraordinaire de voir à quel point les autres, Bruno le premier, se sentent dispensés de s'inquiéter de moi, de mes petits problèmes. Expression absurde ! Je n'ai pas de petits problèmes ni de gros. Tous me le répètent : « Toi, tu es toujours en forme. » Je suis la meilleure, même si personne ne prend la peine de me le dire, et encore moins de s'apercevoir des efforts quotidiens, têtus, quelquefois douloureux, que cette perfection exige. Ma récompense, c'est la considération que j'inspire. Le chef de service me confie sans scrupules le rapport épineux, l'entretien avec l'employée qu'on va proprement jeter et autres menus plaisirs ; mes collègues s'épanchent auprès de moi ; Bruno déverse sur moi toutes ses angoisses. Je soigne ses affres de créateur inquiet, quand le polar dont il doit accoucher d'urgence ne veut pas se décider à voir le jour, ses fureurs quand son éditeur renâcle, les incertitudes de ses fins de mois, à partir du 16... À lui comme aux autres, j'inspire une confiance illimitée. Il ne me manque pour mettre à l'épreuve toutes mes

qualités que ce bébé qui se fera un plaisir de me réveiller la nuit, sans que je puisse compter sur son père pour intervenir. Je ferai face, comme pour le reste.

C'est que je le veux, ce petit. J'y ai droit, comme n'importe quelle femme. Je suppose que nous nous marierons, discrètement, bien sûr. C'est plus simple, avec un enfant. D'ailleurs, il y a longtemps que Bruno me l'a proposé, et si j'ai refusé, c'est que les circonstances ne s'y prêtaient pas alors. Réflexion faite, oui, il y a longtemps. Je n'ai pas le souvenir qu'il ait réitéré sa demande. Ne soyons pas conventionnelle : j'emploie le terme demande par habitude de langage. Bien sûr, il s'agit d'une décision essentiellement pratique, prise d'un commun accord. Nous ne sommes plus au Moyen-Âge ! Donc, dimanche matin, la conversation sérieuse, la décision et déjà, l'organisation de notre futur foyer. Tâche d'être tendre, Bruno, d'avoir les mots qu'il faut. Je voudrais bien une petite touche de romantisme.

Elle allume une de ses dernières cigarettes. La décision prise, plus question de boire ou de fumer. Elle sera une mère responsable, consciente de ses devoirs envers son enfant, même s'il est encore à concevoir. Elle ne peut s'empêcher de s'attendrir en pensant à ce nouveau personnage qu'elle va construire. Elle se voit, gaie et sereine pendant sa grossesse, affrontant avec un courage souriant le moment de la naissance. Vraiment, Bruno ne connaît pas sa chance.

Samedi, 16 heures. Bruno ne paraît pas d'une humeur bien câline. Il passe les vitesses avec brutalité, signe d'une tension qu'il faudra dissiper. Par malchance, avant de rejoindre la tranquille auberge de la vallée de Chevreuse où ils comptent passer ce week-end amoureux aux conséquences capitales, ils doivent d'abord affronter l'épreuve des bouchons.

— Ta semaine s'est bien passée ? interroge Laure, la voix apaisante, alors que la voiture est immobilisée dans le tunnel enfumé.

Elle prend conscience à ce moment du fait un peu désagréable qu'en effet, ils ne se sont pas vus depuis lundi dernier. Il lui a expliqué, longuement, toutes les corvées qui jalonnaient sa semaine, et qui l'empêcheraient de lui consacrer ne serait-ce qu'une soirée. Elle se souvient alors que depuis un mois, peut-être deux, il a eu une quantité anormale d'obligations, toutes plus impérieuses les unes que les autres. Au nom du respect de la

sacro-sainte liberté de l'autre, elle n'a jamais émis de réserves sur ces emplois du temps de plus en plus surchargés. Cependant, elle aussi travaille, et ses soirées n'ont pas été si occupées. Elle s'efforce d'oublier ces réflexions déplaisantes pour se concentrer sur la réponse de Bruno.

C'est difficile de se concentrer. La réponse attendue reste fragmentaire. Le conducteur a tant à dire sur tous les pauvres types, les connards, les tordus, les ploucs et autres salopards qui l'entourent. Toutes ces voitures que leur conducteur, débile, irresponsable ou véritable danger public, a choisi de mettre juste devant la sienne ! Qui autorise ces abrutis à oser emprunter SA route ?

De telles atteintes aux droits de son compagnon justifient ses distractions. Pourtant, Laura trouve que ses explications restent vagues, parfois contradictoires – oserait-elle dire pâteuses ? Mais comme elle a décidé que ce week-end serait nécessairement idyllique, elle ne relève pas, garde un sourire discret attaché au coin des lèvres, pose une main légère sur le genou du conducteur, puis contemple le paysage routier qui l'entoure, Bruno n'ayant guère répondu à cette timide invite.

Enfin, voilà l'hôtel. Rien à dire sur le repas, les vins, le cadre. Mais comme Bruno est distrait, lointain ! Il doit être fatigué, pauvre chou. Elle espère tout de même que le déshabillé de satin pêche qu'elle a amoureusement choisi fera son effet. Bien qu'aucun compliment n'accompagne l'exhibition dudit déshabillé, les choses se passent tout de même comme il se doit. Ce n'est pas triomphant, mais c'est acceptable. Ça a été mieux. Quand ils auront décidé de faire le bébé, il faudra y mettre un peu plus de conviction.

— Bonne nuit, mon Bruno ! murmure-t-elle en essayant de se blottir contre lui. D'une petite caresse condescendante, très loin du délire de la passion, il l'écarte, se tourne et lui offre le spectacle d'un dos qu'elle ne peut s'empêcher de juger presque hostile. Elle n'est pas suffisamment épuisée par leurs ébats pour trouver aussitôt le sommeil. Au bout d'une bonne demi-heure de réflexions grises, elle se décide à se lever, précautionneuse, à aller boire un grand verre d'eau, à ouvrir un livre auquel elle ne réussit à accorder qu'une attention distraite avant de se recoucher à côté de son amant qui ronfle avec conviction.

Le lendemain matin, elle se dispose à formuler la proposition décisive. Bruno est bien réveillé, courtois, physiquement distant mais puisqu'ils doivent se parler... Il a bondi hors du lit et les voilà assis de chaque côté du plateau du petit déjeuner, frontière qu'elle juge fâcheuse. Elle cherche la phrase d'attaque, qu'elle n'a pas réussi à élaborer au cours de sa longue veille. Bruno prend les devants. S'il cherche ses mots, il paraît pourtant bien décidé à se faire entendre.

— Ma petite Laura...

Sourire encourageant. Et si ce qu'il a à me dire rejoignait ce que j'essaie de lui faire entendre ? Si nous parlions, pour une fois, le même langage ?

— Laura, voilà huit ans que nous sommes ensemble. Je n'ai pas d'amie plus sûre que toi. Je sais bien que je ne suis pas toujours parfait, alors que toi... Tu es tellement ouverte, tellement intelligente, tellement compréhensive...

Laura n'aime pas ce début. Être couverte de couronnes de fleurs, ça sent l'enterrement de première classe. Compréhensive, oui, mais la compréhension, ça permet surtout aux autres de se faire pardonner des bêtises, peut-être des fautes. Voyons la suite...

— Est-ce que je peux te parler franchement ? Voilà. Je vais avoir trente-neuf ans, juste après, c'est quarante. C'est un tournant. Quelquefois, je me demande si je ne me suis pas trompé en refusant les responsabilités d'une famille. Ces questions me préoccupent. Même, je ne pense qu'à ça. Or, le hasard a voulu que j'aie rencontré une personne, je veux dire, une jeune femme. Au début, ce n'était qu'une distraction. Je ne t'en ai pas parlé parce que cela n'avait pas d'importance. Mais au fil des jours...

— Ça fait combien de jours ?

— Six mois.

Pour une distraction sans importance, Laura trouve que c'est déjà beaucoup. Mais il est évident que le pire reste à venir.

— Et voilà qu'elle m'annonce une nouvelle... Tu vois ce que je veux dire ?

Non. Laura ne voit pas. Pas du tout ! Quelle nouvelle étonnante cette jeune personne distrayante peut-elle bien avoir à annoncer au père potentiel de l'enfant de Laura ? Pourtant elle en vient très vite à se dire que cette nouvelle ne la surprendra plus. Elle a même le

temps de se composer l'expression sereine qui s'impose, même si elle a envie de sauter au visage de Bruno, de lui lacérer les joues, de lui crever les yeux.

— Eh oui ! enceinte ! Je ne sais pas comment ça s'est fait.

Laura croit le savoir, elle. La seule chose qui compte maintenant, c'est la suite. Veut-il avouer son embarras, sa gêne, ses remords, quelque chose qui laisse encore une lueur d'espoir à celle qu'il disait sa compagne ?

— Eh bien, crois-moi si tu veux. Au lieu d'appeler ça une tuile, d'exiger qu'elle en finisse tout de suite, je me suis senti heureux comme je ne l'ai jamais été. Je crois que je l'ai remerciée. Mais si, je t'assure ! Je te parle comme à moi-même. Je sais que tu vas me comprendre. Nous deux, ça a toujours été délicieux, mais ni toi ni moi n'avons jamais tout donné pour notre couple. Tu as autre chose dans ta vie ! Tu es une femme active extraordinaire. Tandis qu'elle, la pauvre petite, si tu savais comme elle est désarmée. Elle s'est mise à pleurer, à sangloter, même. Je l'ai consolée, rassurée. Elle m'a avoué que ses parents allaient être très fâchés parce qu'elle n'était pas mariée. Et comment allait-elle faire avec son bébé ? Elle n'a pas de travail, elle vit chez sa sœur qui l'héberge. Tu comprends bien que j'ai des responsabilités et que je vais les assumer. Je n'ai pas voulu t'obliger à renoncer à notre week-end puisqu'il était prévu depuis longtemps, mais je ne te cacherais pas que j'ai dû inventer une histoire pour la rassurer.

— Merci, Bruno. Et assumer tes responsabilités, ça veut dire quoi, au juste ? Pour faire plaisir à ses parents, tu veux passer devant monsieur le Maire ?

— Pas pour ses parents ! Pour elle. Moi, bien sûr, ça m'est égal. Les cérémonies officielles, tu penses ! Tu me connais. Mais elle, tellement naïve, tellement fleur bleue. Elle a une âme d'enfant.

— Enfin, l'enfant, elle a tout de même su s'arranger pour que tu le lui fasses. Si tu es sûr qu'il est de toi... Tu n'as pas l'impression qu'elle a trouvé le sympathique pigeon ?

Bruno se lève d'un bond, pâle de fureur. Lui, un pigeon ! Lui qui sait rester lucide tout en montrant sa grandeur d'âme, sa générosité ! Vraiment, comment Laura peut-elle être aussi obtuse et malveillante ? Elle le déçoit. Mais oui.

L'accusée essaie, tant bien que mal, de surnager. C'est qu'il est en train de lui enfoncer la tête sous l'eau, avec sa manière désinvolte de la jeter par-dessus bord sans le

moindre scrupule. Mais Laura a pour elle des années de pratique acharnée de la maîtrise de soi, de la sauvegarde des apparences, de l'amour-propre qui la maintient bien droite quand tout s'écroule. À quoi servirait-il de protester, de s'indigner, pire, de s'effondrer en jérémiades pathétiques ? Cela changerait-il quoi que ce soit au contentement épanoui de ce géniteur satisfait de lui-même, de cet homme qui jouit si fort d'être devenu providentiel ? Alors elle se tait. Elle termine avec application deux bouchées d'un toast qui lui semble étouffant comme si elle avalait de l'ouate. Elle fait couler en reprenant une tasse de thé trop noir et déjà froid.

— Et ce mariage, c'est pour quand ?

Il est soulagé. Même en connaissant la force de caractère de Laura, il avait bien quelques inquiétudes. Huit ans de bons et loyaux services, de gentillesse, de sourires, et puis quelques souvenirs forts, quelques grands moments d'exultation des corps. C'est un peu délicat de donner son congé à une femme comme elle, du jour au lendemain. En plus, il ne détesterait pas ménager l'éventualité d'accommodements possibles avec le déshabillé pêche. Des intermittences à préserver.

— Tu m'en veux beaucoup ?

— Mais non. Il me semblait bien, depuis quelque temps, que tu devenais distrait. Et plus très disponible, à tous égards. L'idée de te voir en père de famille me réjouit. Tu vas voir comme ta vie va changer. Ta liberté, tes grasses matinées, ta musique à toute heure : tout ça, c'est terminé. Tu vas apprendre à changer des couches et à donner des biberons, mon vieux. À ton aise !

— Tu ne vois vraiment les choses que d'un point de vue matériel. Tu raisones comme un mec, pas comme une femme. Moi, je suis prêt à changer ma vie, tu verras.

— Tu crois que je verrai ?

— Laura, je voudrais tant que nous restions amis. Il y a eu trop de choses entre nous. On ne peut pas s'arrêter de se voir. Je voudrais que tu fasses la connaissance de Nelly, que tu deviennes son amie. Je suis sûr qu'elle t'attendrira. Tu es tellement forte, tellement sûre. Elle qui a besoin qu'on la soutienne...

Et allez donc ! Ici commence la litanie de la douce Nelly, la fragile, la tendre... Sa maman était dure avec elle, son papa préférait sa sœur aînée, elle avait des difficultés

scolaires, elle n'ose pas conduire seule. Toi, Laura, tu pourrais être comme une grande sœur. Et je suis sûr que tu vas t'intéresser au petit.

Si résistante qu'elle soit, Laura va tout de même écouter ce week-end qui se révèle être le dernier. Elle se demande si elle ne va pas, bêtement, craquer comme une Nelly le ferait à sa place. Elle va avoir besoin, au moins, de son après-midi et d'une longue soirée pour se vider de toutes les larmes dont elle contient encore le torrent, pour utiliser tous les masques de beauté nécessaires à leur camouflage. Il ne s'agit pas que quelqu'un lui fasse remarquer, lundi, qu'elle n'a pas l'air dans son assiette !

Faire sa connaissance. Il est venu ce coup de fil où Bruno, après s'être éclairci la voix, l'a invitée à dîner pour rencontrer sa future femme. Bien que Laura nourrisse des désirs violents de griffures, de gifles, et pourquoi pas, de vitriol, une curiosité aiguë lui permet d'affronter cette épreuve. C'est donc d'une voix aimable qu'elle donne son accord. Elle soigne sa tenue et son aspect comme si sa vie en dépendait. Il ne s'agit pas d'offrir à la voleuse l'image d'une femme abandonnée, vaincue et dépressive. Cette petite gourde va voir ce que c'est qu'une femme libre. Et peut-être que le lâcheur se dira qu'il a fait une bêtise...

Quand elle arrive à la porte de cet appartement qu'elle connaît dans le plus menu détail, son cœur chavire. Elle fait appel à tous ses exercices de relaxation, utilise toutes les ressources de la respiration contrôlée, rectifie son maquillage, tire sur la veste de son impeccable tailleur. C'est Bruno qui lui ouvre.

— Tu es très en beauté. Je vois que tu vas bien. Ça me fait plaisir.

Le salaud ! Lui paraît aussi en très bonne forme. Il a peut-être un peu grossi, mais elle lui a rarement vu cet air épanoui. Nelly sort de la cuisine, tout sourire.

— Comme je suis contente de vous connaître ! Bruno m'a dit que vous étiez sa meilleure amie, depuis si longtemps !

En somme, cette idiote la considère comme un de ces vieux objets familiers qu'on ne regarde plus mais qui sont nécessaires au confort. Elle ne paraît pas même effleurée par la jalousie, au moins par un souffle d'inquiétude. Elle trouve tout naturel que Bruno ait pour amie une femme jeune – mais oui, que diable ! –, ravissante – oui, oui, ravissante –, modèle

d'élégance et de dynamisme, avec sa ligne impeccable, son maquillage lumineux, son aisance. Enfin, c'est bien ce que tout le monde dit de Laura, tout de même ! Et Bruno lui-même, il y a si peu de temps...

Quant à la fiancée, qu'est-ce qui justifie son triomphe ? Même en voulant demeurer objective, comment s'empêcher de se dire que c'est inexplicable ? Nelly qui brise les couples, qui se fait épouser d'un claquement de doigts, Nelly est – restons modérée – la plus quelconque, la moins séduisante qui soit. D'abord, elle est rousse : entendons-nous, pas une de ces chevelures flamboyantes qui incendient le cœur des hommes, non, des crins électriques et trop frisés, couleur carotte. Une bouille ronde criblée de taches de rousseur. Des petits yeux bleu pâle, au regard niais. Un menton trop plein, une bouche mince, des dents bien blanches, mais mal rangées. Et le reste ! Soit, elle est enceinte, et ça se voit ! Mais sa silhouette doit être en tout temps épaisse, avec des jambes courtes et une démarche disgracieuse. Ce n'est pas un épouvantail, mais c'est quelqu'un de commun, de terne, de pataud. Et puis, cette ingénue n'a pas dix-huit ans. Si elle a cinq ans de moins que Laura, c'est le bout du monde. Alors, pourquoi ? Pourquoi ?

Laura aura toute la soirée pour analyser le fonctionnement du mécanisme. Nelly n'a, en effet, aucun des atouts classiques de la séductrice qui ensorcelle les pauvres hommes. De plus, elle n'est ni très futée ni drôle ni vive. Mais elle donne à Bruno la certitude qu'elle a besoin de lui pour respirer. Elle lui verse à flots le breuvage divin de l'admiration, de la dépendance consentie. Ses gestes, ses regards, ses paroles répètent à l'envi : « Je suis perdue sans toi. Je suis faible, démunie : tu apparais et tu me sauves. Je ne sais pas affronter la vie, mais avec toi, tout me devient facile. » Et Bruno entre dans son rôle d'homme fort : le voilà paladin, héros, caïd. Il ordonne, il décide, il sait. Après ça, elle peut bien être le contraire de ce qu'il aimait jusque-là, cela n'a plus aucune importance. Lui l'hésitant, le veule, le peureux est devenu, par la grâce de ce regard ébloui, un surhomme.

Laura pourra se demander, accessoirement, si Nelly est aussi démunie qu'elle veut le faire croire, ou si c'est une rouée qui joue ce jeu pour ficeler son pigeon et le rouler dans la farine. Elle finira pourtant par se convaincre que Nelly est sincère et aura alors tout loisir de se dire que tous les efforts qu'elle-même a pu faire pour ne jamais paraître pesante allaient exactement à l'inverse de ce que Bruno attendait. Elle est bien obligée de reconnaître que,

même si elle s’y décidait, elle ne saurait pas jouer le rôle dans lequel Nelly obtient un tel triomphe. En tout cas, au petit jeu de dupes de l’amour, Nelly a gagné un compagnon et Laura se retrouve seule. Sa dignité reste intacte, mais en ce moment, a-t-elle bien envie d’être digne ?

Il faudra pourtant le rester, spécialement lors de ce mariage qu’elle juge aux limites du grotesque : Nelly, sa robe blanche gonflée par un ventre proéminent, rougissante comme une jeune vierge, et Bruno, empressé, ravi de montrer ses capacités à procréer, la soutenant sur les marches monumentales de cette affreuse mairie. Ils ont même eu droit à la bénédiction d’un vieux curé impatient d’en finir. Laura, recueillie, priait le Ciel pour que la mariée accouche dans l’église.

Dans l’assistance attendrie, beaucoup se plaisaient à observer la tête que faisait la laissée pour compte. Ceux qui la connaissaient se demandaient comment elle allait réagir, parce que, tout de même, sa liaison avec Bruno avait des allures de ménage reconnu. En ce moment difficile, elle a été très bien. Droite, souriante, mais pas trop. Elle a embrassé Nelly, au lieu de la mordre, serré la main de Bruno en lui souhaitant tout le bonheur possible. Elle est restée un temps décent au cocktail, au milieu des dames en chapeau. Et une fois chez elle, écroulée sur son lit, les mâchoires douloureuses à force d’avoir été serrées, elle a laissé couler jusqu’au matin plus de larmes de rage et de désespoir qu’elle n’en avait versé dans toute son existence.

Voilà trois mois que je joue les amies modèles, trois mois sans un seul accroc, car Monsieur, sincère ou prudent, est la fidélité incarnée. Il ne lui reste plus qu’à devenir un père responsable. Le faire-part, choisi par Nelly, vient d’arriver. « Bonjour ! je m’appelle Charles-Louis. La cigogne m’a déposé dans mon berceau le 10 juillet. Je pèse 3, 450 kg. Je suis très beau, brun avec des yeux bleus. Je me porte comme un charme et Maman aussi. Papa, lui, est très fier. »

Laura suffoque. La cigogne ! Et pourquoi pas dans les choux ! Et ce prénom pompeux ! Bruno, comment peux-tu supporter ça, avec ton célèbre humour décapant, ton goût du sarcasme ? Tu devrais avoir envie de rentrer sous terre pour avoir lié ton existence à cette idiote, pour te laisser engluer dans ses mièvreries poisseuses ! Et moi qui vais, sans

ricaner, admirer l'héritier, m'extasier, entendre le récit détaillé de la sortie laborieuse de ce petit paquet rouge et braillard, assister aux cérémonies du change, de la tétée. Tout ce que j'étais prête à assumer moi-même, pour notre petit, qui serait né de notre entente, de tout le plaisir que tu as su quelquefois me donner ! Il y a de quoi hurler. Et bien sûr, je ne vais pas hurler. Je vais sourire, admirer, compatir, écouter le récit de toutes les difficultés de l'accouchement, de l'allaitement, subir le catalogue des problèmes digestifs du bambin. Moi qui souhaiterais agoniser dans la discrétion, qui cache pudiquement les accros du fonctionnement de mes divers organes, on ne m'épargne aucun détail. Par moments, je me dis que des vociférations de poissarde me soulageraient !

Eh bien non. Je ne vous ferai pas ce plaisir, mes chers amis. Je serai irréprochable, quoi qu'il m'en coûte. Je veux pouvoir vous observer, vous épier, au besoin. Toi, Nelly, je veux tout savoir de toi ; toi, Bruno, que je croyais connaître à fond, dont je n'ai pas su prévoir la transformation, cette fois-ci, je veux bien te regarder.

C'est que tu remplis ton nouveau rôle d'une manière qui frôle la perfection. Non seulement tu es le père modèle, même dans les aspects les plus terre-à-terre de cette activité, mais encore tu es un mari comme beaucoup de femmes ne savent même pas qu'il en existe. Attentif, tendre, jamais impatient... Quand je pense à tes bouderies, à ton humeur massacrateur du lundi matin, à tes fureurs devant le steak trop cuit, à ta jalousie intempestive assortie de tes commentaires archi-flatteurs sur les charmes de ta voisine de palier. Rien de tout cela ne reste. Et pourtant, qu'elle est gnangnan, ta Nelly, agaçante, bécasse ! Les mots me manquent. De vous deux, je me demande lequel m'est le plus insupportable. Je me demande aussi comment je peux encore vous fréquenter, quelle raison sérieuse peut justifier que je perde mon temps à cette comédie inutile.

Inutile ? Allons, il est temps d'avouer ma faiblesse, mon incohérence. C'est que j'oublie de mentionner quelqu'un. J'étais bien décidée à l'oublier, à l'ignorer plutôt. Puisque Bruno n'avait pas voulu que nous le fassions ensemble, l'être vagissant au fond de son berceau n'aurait même pas d'existence pour moi. Pas question de le prendre, de le toucher, même de le regarder. Laura n'a pas d'enfants et n'a jamais pensé à en avoir. Point.

Et là, tout se complique. J'ai commis la faute de poser un doigt dans la minuscule main ouverte en jetant un coup d'œil que je croyais distrait sur le petit animal repu et béat après sa tétée. On ne devrait jamais s'approcher de ces créatures prétendues innocentes. Voilà que la main miniature s'est accrochée à mon doigt, l'a serré comme si elle ne voulait plus jamais me lâcher. Je suis restée penchée dans une position inconfortable, et Nelly, mi-agacée, mi-attendrie, s'est avancée pour détacher ces fragiles attaches roses qui ne devaient se cramponner qu'à elle. Libérée, j'ai ressenti un terrible manque, une envie folle de prendre ce bébé, de le garder contre moi, de me réchauffer à sa tiédeur, de savourer son abandon. J'ai perdu d'un coup mon sens critique, ma rationalité pour devenir cette créature menée par son instinct, dépossédée de l'essentiel. Je ne supporte pas que ce petit soit le petit d'une autre. Je voudrais qu'il soit à moi. Je voudrais avoir le droit d'afficher l'air de possession qui rend cette voleuse intouchable quand elle s'occupe de lui. Pourquoi elle ? Et l'autre imbécile qui ne comprend rien, qui ironise sur ma chère indépendance.

— Tu es bien tranquille, toi, tu ne sais pas les nuits qu'il nous fait passer !

Mais je les passerais bien, moi, ces nuits. J'aurais été une mère éblouie, guettant chaque jour ses minuscules changements, anxieuse et euphorique à la fois, riant du bonheur de l'avoir à moi. J'aurais bêtifié, inventé des mots, compris ses mimiques, ses cris, ses sourires. Et je suis là, étrangère, frustrée, enfermée dans ce que tu appelles ma tranquillité. Faut-il que le dressage que je me suis toujours imposé soit efficace pour que je parvienne à ne pas le saisir, ce petit qui aurait dû être le mien, et m'enfuir avec lui en courant ! Et pendant que je me débats contre cette pulsion irrésistible, vous me regardez avec des sourires niais, sans rien comprendre, et je n'ai plus qu'à prendre congé, toujours socialement correcte, alors que je me sens tomber dans le vide.

Dans ces conditions, que me reste-t-il à faire ? La première idée qui m'est venue, seule chez moi, calmée par un bain prolongé et deux comprimés réservés aux situations extrêmes, c'est celle d'une bonne petite vengeance, mitonnée, soignée. Les faire payer, tous les deux. Je saurais sûrement faire ça. Quinze ans de manœuvres subtiles dans les couloirs et les bureaux de ma société m'ont beaucoup appris à ce sujet. Pour en être où je suis

arrivée, il a fallu que je sache jouer des coudes en gardant le sourire. Souple, féminine, tout en finesse. Faire danser mes deux traîtres ne doit pas m'être impossible.

Pour des raisons différentes, l'un comme l'autre sont jaloux. Je les ai déjà testés dans d'innocentes conversations. Elle redoute sa légèreté, ses habitudes de célibataire, son goût pour la dissimulation. Lui exige qu'elle soit entièrement vouée à leur intérieur, à leur fils, à lui. Il ne s'est tout de même pas mis la corde au cou pour se retrouver aux côtés d'une femme indépendante qui afficherait on ne sait quelles velléités de vie personnelle. Il va suffire de persuader chacun que l'autre est distrait, qu'il y a des ombres dans son emploi du temps : ils démarreront, chacun de son côté, au quart de tour. Je peux très bien inventer des machines à détraquer les couples. Faire croire à l'un que l'autre a des occupations clandestines. Montrer au prétendu coupable l'autre en train de le surveiller. Utiliser sans vergogne les allusions qu'on laisse échapper, les gaffes préméditées. Jouer des coups de téléphone qui s'interrompent brutalement, des lettres anonymes, aussi brèves que possible, pour limiter les risques : tout un programme ! Après tout, Bruno le mérite : il a fait ses preuves pour ce qui est de l'inconstance, de la mauvaise foi. Quant à l'autre, tant pis pour elle ! Cette pauvre gourde n'avait qu'à ne pas être là. Ah ! elle est enchantée de son mari ! Ah ! elle n'a pas du tout envie qu'il change ! Eh bien, moi, je vais m'appliquer à la faire douter, pour qu'elle s'inquiète, qu'elle se plaigne, qu'elle récrimine. Comme il est persuadé d'être parfait, il va mal le supporter. Il n'en est tout de même pas au point d'accepter qu'on le critique ! Il se juge admirable quand il considère les efforts qu'il fait pour elle et son fils : si elle se met à lui dire qu'il n'est pas si bien que ça, il va ruer, mon vieux cheval ! Je ne leur donne pas six mois pour casser le prisme déformant dans lequel ils se voient. Je serai là pour les y aider, et j'aurai bien des occasions de m'amuser.

Seulement ce beau programme, qui devait combler mes désirs vindicatifs, apaiser ma rancune, m'occuper agréablement, me permettre de prouver une fois de plus que je suis imbattable, voilà qu'il ne me tente plus guère. Une autre nécessité m'est apparue et celle-là, je ne l'attendais pas. Quelqu'un me l'a soufflée. Ce conseiller intime ne parle guère. Il est fragile, dépendant, inoffensif. Il pèse maintenant tout juste six kilos, montre une minuscule pointe transparente qui perce sous sa gencive quand il s'époumone à hurler ou quand il sourit, émet toutes sortes de sons divers que sa mère appelle des mots, s'endort d'un seul

coup après avoir longuement protesté et prend alors un visage d'ange joufflu, avec une larme qui finit de sécher sur sa joue. Je n'ai pas envie qu'il soit triste, qu'il paie pour ses salopards de parents, et je ne peux pas me cacher qu'il a besoin d'eux pour sa petite vie de bébé heureux. J'éprouve un désir de protection si violent que j'en ai mal. Mal au cœur, mal aux tripes. Tes parents sont des moins que rien, mais toi, tu as le droit d'avoir le meilleur sort possible. Si c'était moi qui t'avais fait, je n'aurais pas eu besoin d'un homme pour t'élever, mais cette Nelly insipide et geignarde, elle va en être incapable si elle se retrouve seule avec toi. Il vaut mieux qu'elle reste avec son Bruno. Ton salopard de père m'a laissé tomber, petit homme, mais toi, si je m'y prends bien, tu pourrais peut-être m'aimer. Je ne suis pas ta mère, et c'est dur à admettre, mais si je pouvais avoir une place, une toute petite place dans ta vie, est-ce que ça ne vaudrait pas la peine de renoncer aux fumets âcres d'une vengeance bien cuisinée ?

Nelly et Bruno s'émerveillent de voir Laura s'intéresser au petit, se montrer attentive, attendrie, arrangeante, allant jusqu'à jouer les baby-sitters bénévoles – avec un bon livre, tout de même.

— Comme elle est gentille ! commente Nelly. La pauvre, elle regrette de ne pas avoir eu d'enfant. Charles-Louis la console d'être seule. C'est tellement triste qu'elle n'ait pas trouvé quelqu'un. C'est surprenant, d'ailleurs, avec son allure, son chic.

Pendant que Nelly, naïve ou perfide, expédie Laura parmi les retraités de l'amour, Bruno scrute la rue avec un intérêt passionné. Les souvenirs teintés de regret qui se bousculent dans sa tête sont encombrants. Mais Nelly suit son idée :

— Si tu étais d'accord, mon Nono, on pourrait lui proposer d'être la marraine de Charles-Louis. Moi, je tiens à ce qu'il soit baptisé et Laura serait sûrement très généreuse avec lui. Qu'est-ce que tu en penses ?

C'est ainsi qu'à la première occasion, Nelly pourra, traînant par la main un Nono au sourire contraint, proposer à Laura de remplir ce rôle qu'il ne tiendra qu'à elle de rendre important, puisqu'il lui donnera le droit d'exister dans la vie de Charles-Louis, d'avoir ses entrées auprès de lui. Laura, partagée entre la fureur et le ravissement trouve le ton pénétré qui convient pour remercier. Elle supporte de les voir si contents d'eux-mêmes, si

convaincus de faire à la pauvre esseulée un cadeau royal que toutes ses largesses ne pourront pas payer. Cette couleuvre avalée, elle pourra savourer la joie d'être officiellement liée au petit prince.

Bruno raccompagne Laura à sa voiture. De sa fenêtre, Nelly qui porte Charles-Louis fait un signe amical et agite le bras du bébé. Une main retenant la portière ouverte, Bruno se décide, enfin, à s'intéresser un moment aux sentiments de Laura.

— Tu ne m'en veux vraiment pas trop ? Tu parais tellement sereine...

— Voyons, Bruno, réfléchis. Tu crois être irremplaçable ? Tu t'es conduit comme un goujat, c'est vrai, mais tu m'as fait le cadeau le plus inespéré : un petit enfant à aimer, sans avoir le désagrément de le fabriquer, sans perdre ma liberté, mon confort de vie. Si je ne craignais que Nelly n'en prenne ombrage, je t'embrasserais pour ça.

— Un goujat ? Le fait est, si on regarde bien... Mais pour le reste, tu dis vraiment ce que tu penses ?

— Bien sûr. Est-ce que je t'ai déjà menti ?

Il hésite, guette dans le demi-sourire les traces de l'ironie, choisit de se sentir rassuré, même s'il est persuadé que Laura saurait, si elle en avait envie, trouver des moyens de se venger. Il s'applique à mettre du baume sur la blessure :

— Tu es quelqu'un de bien, Laura. Je ne te vaud pas, c'est sûr. Je sais tout ce qu'on peut me reprocher mais c'est bon de pouvoir compter sur toi.

Laura le contemple quelques instants, ferme sa portière sans la claquer, démarre prudemment sans s'intéresser à la mine piteuse de l'homme debout sur le trottoir. En route, elle s'oblige à faire le point : ce qu'elle a perdu, c'est un individu léger, inconsistant. Ce qu'elle a gagné, en plus d'une amie nigaude mais confortable, c'est la promesse qu'elle sera proche de ce petit, qu'elle le suivra, s'occupera de lui. Elle renonce, sans réserves, à toute perfidie à l'égard de ce couple. Après tout, la certitude d'avoir le beau rôle vaut bien de refouler des larmes superflues. Elle laisse à Bruno le poids de quelques remords et la mélancolie de quelques regrets. Elle se réjouit déjà à la perspective de l'entendre les formuler un jour ou l'autre. Ce compagnon médiocre qui, en y pensant mieux, ne lui apportait plus grand-chose, sera désormais tenu à la courtoisie. Il est sans doute persuadé

d'être sous la menace implicite de révélations à sa tendre épouse que l'histoire ne réjouirait pas. Laura, elle, a gagné le droit à être une présence dans la vie de Charles-Louis, un enfant avec qui elle vivra des goûters, des promenades, des jeux, à qui elle fera des cadeaux extraordinaires, qu'elle encouragera à se confier, le tout sans jamais subir les réveils nocturnes, les rhumes, les difficultés scolaires.

Ce soir, elle s'offrira le saumon dont elle se délecte, mais dont elle se privait puisque Bruno ne le digérait pas. Elle regardera un film de son acteur préféré, deux fois de suite, le tout en pantoufles et robe de chambre, avec une pensée émue pour les nuits perturbées des nouveaux parents. Elle s'alanguira longuement dans un bain parfumé puis, couchée en travers de son grand lit, se félicitera d'être restée la meilleure. Avant de s'endormir, elle se relève, se regarde dans la glace, contemple sa silhouette fine, touche la peau douce de ses mains, rejette ses cheveux en arrière. Allons, Laura, tu n'as pas forcément la plus mauvaise part et il passera bien dans tes parages un autre personnage plus reluisant que Bruno. Et ce nouveau venu, pense-t-elle en se recouchant, peut s'attendre à des épreuves de sélection rigoureuses.

Demain, j'irai choisir pour Charles-Louis le plus somptueux des cadeaux de baptême. Pour ce petit homme-là, au moins, pas besoin de tricher. Je jouerai, sans risques et sans réserves, le rôle le plus simple et le plus tendre : la bonne fée qui se contente de donner.

FIN